

Le rire de nos pères ?

Autor(en): **P.S.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 38

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200441>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La nation vaudoise.

L'ouvrage commémoratif des fêtes du centenaire, publié par le comité de ces fêtes, vient de paraître. Il forme un superbe in-folio orné d'une multitude de portraits, galerie nationale que précède l'histoire, fort bien faite, du canton de Vaud de 1803 à 1903. Celle-ci est due à la plume élégante de M. Edmond Rossier. Nous en donnons ci-dessous la conclusion :

Il faut prendre les nations comme elles sont : quelque regrettable que cela puisse paraître, elles ne se composent jamais de moralistes et de héros, de Montesquieu, de Davel, d'Alexandre Vinet; elles sont toujours un assemblage d'êtres attachés à leurs avantages immédiats et à leurs intérêts permanents. C'est par comparaison qu'il faut les juger, notant leurs infériorités, constatant leurs mérites et admettant une fois pour toutes qu'aucune d'elles n'atteindra jamais à la perfection.

Or, cette comparaison, jé crois que nous pouvons la soutenir, et d'autant mieux que plusieurs de nos « défauts nationaux » ont des qualités correspondantes. Il est injuste de taxer uniquement de manque de caractère notre bonhomie naturelle; c'est un trait qu'on est heureux de découvrir chez tous ceux, d'où qu'ils viennent, à qui on a affaire; nous devons donc en avoir aussi le mérite. Nous sommes peu entreprenants, peu novateurs, c'est un point admis; mais n'est-ce pas aussi une qualité que faire, à son rang, son travail, son devoir, sans trêve ni faiblesse? Nous n'exagérons pas la témérité de nos opinions, nous avons peu de communauté avec les paladins d'autrefois, et don Quichotte n'aurait trouvé, dans notre pays, que de très tièdes admirateurs; mais aussi l'ordre et la tranquillité règnent chez nous; depuis un siècle, aucune de nos agitations politiques n'a fait verser du sang; et, surtout à une époque où le désir de paix prime tout le reste, nous avons droit à quelque considération. Enfin, il n'est pas jusqu'à ce désir de bien-être dont notre peuple est possédé qui ne contribue à donner plus de tenue à l'intérieur, plus de propreté à la maison et n'encourage par là même ce sentiment de la famille que, petits et grands, nous avons tous dans le cœur.

Le Vaudois ne se perd pas dans les hautes régions de la science; pourtant il est instruit. A l'école déjà, l'ignorance est méprisée; plus tard, il reste à chacun une certaine curiosité de savoir. Chaque village possède une bibliothèque, et notre pays est sans doute l'une des régions du monde où les journaux ont le plus d'abonnés. Le paysan qui revient des champs, l'ouvrier, sa journée finie, veulent apprendre ce qui se passe; mais ils ne cherchent pas dans les feuilles quotidiennes des histoires à scandale; heureusement notre presse est honnête; c'est là un de ses grands mérites.

Sans doute le Vaudois aime les fêtes, mais pas nécessairement le tumulte et la beuverie. Dans beaucoup de villages, la jeunesse orga-

nise des sociétés de chant, elle donne des concerts, joue les pièces de divers auteurs; parfois la scène s'agrandit, le patriotisme s'en mêle : faut-il rappeler les drames historiques à grand effet que représente presque chaque année l'une ou l'autre de nos petites villes, la Fête des vigneronnes de Vevey et ces jours-ci, la célébration, parfaite de dignité, de l'anniversaire du 14 avril? Ce ne sont pas là des plaisirs vulgaires.

Notre peuple est soucieux de ses intérêts, — chacun l'est d'ailleurs en ce monde, — mais il n'est pas étroit d'idées; il admet des dépenses d'utilité publique dont il ne retire aucun avantage direct. Combien, dans les comptes de l'Etat, n'y a-t-il pas de chapitres qui honorent l'esprit de notre démocratie rurale! Et aussi, notre peuple est honnête et il a l'instinct de la justice; il ne la réclame pas seulement pour lui, il voudrait y faire participer les autres; les violences qui se commettent en Europe et dans le monde blessent nos sentiments et, plus d'une fois, la charité a fait chez nous d'amples moissons.

La liberté, qui atténue les défauts, encourage, élève ces qualités. Elle inspire un autre sentiment encore : l'amour de la patrie. Nous aimons notre pays. Dans la plus grande nation suisse, notre canton de Vaud forme déjà comme un cadre qui donne à tous ceux qu'il englobe des affections et des instincts communs. Nous sommes attachés à notre nature, dont la majesté nous enveloppe et nous imprègne; nous gardons dans le cœur les souvenirs de la famille, les impressions de la jeunesse; nous connaissons nos devoirs envers le peuple qui nous entoure, auquel nous appartenons et qui nous appartient aussi, puisque nous ne sommes qu'un avec lui. Aux jours heureux, ces sentiments sommeillent parfois; mais il suffit d'un rien pour les réveiller : dans le danger notre patrie pour compter sur tous ses enfants. Et l'exilé qui habite de lointaines contrées se dit que rien ne vaut le pays qu'il n'a plus; sa pensée le cherche sans trêve et, avec le souvenir, vient un peu de tristesse.

Et puis, il y a la femme vaudoise, dont on ne saurait dire trop de bien. Jeune fille, elle est gaie et riieuse; mère de famille, quel que soit le milieu où elle vit, elle s'attache à ses devoirs. Tout en étant plus sédentaire que la plupart des hommes, elle est sans doute moins matérielle; dans une plus forte mesure, elle a des préoccupations morales et religieuses. Souvent les étrangers ont remarqué la distinction des femmes du canton de Vaud; ils ont dit qu'elles étaient ce que notre pays avait de mieux. Croyons-les de confiance et réjouissons-nous de ce que la femme, la mère, soit le véritable centre de la famille et de ce qu'à elle avant tout soit confié le soin de préparer les générations de l'avenir.

Si nous regardons maintenant l'ensemble de notre pays, nous voyons, comme partout, des qualités et des faiblesses, des ombres et des rayons de soleil. Mais nous avons lieu de nous réjouir plus que de nous affliger; notre pays est digne d'être libre, car il a pris cons-

science de lui-même, il a travaillé, il sait ce qu'il veut, où il tend; même, il mérite d'être heureux, car, de nature, il est honnête et bon. Et le souffle de la liberté, qui nous a donné ce que nous avons de plus précieux, poursuivra son œuvre féconde, fortifiera les caractères et, après avoir délivré les corps, il affranchira les âmes.

EDMOND ROSSIER.

Les gâteaux.

Le vaste four de commune
Qu'on a chauffé ce matin,
Est plein de gâteaux aux prunes;
Car c'est le Jéûne, demain.

Le boulanger, sur qui pèse
Le souci de la cuisson,
Ouvre l'ardente fournaise.
Je m'approche sans façon :

Une bûche flambe encore
Au fond. Je vois, un instant,
Sur la pâte qui se dore
Les fruits juteux, mijotant.

Le four me souffle au visage
De chaudes effluves. Je puis
Des gâteaux de mon village
Aspirer l'arôme exquis !...

... Dans un quart d'heure, sans doute,
On les sortira du four.
C'est alors que viendront toutes
Les ménagères du bourg.

Elles prendront sur leur tête
Les larges gâteaux brûlants,
Et s'en iront, fort coquettes
Avec leurs tabliers blancs.

A. ROULIER.

Le rire de nos pères ?

Sur le trottoir, où la calme soirée de fin d'été, la douceur de l'air, le bleu pâle du ciel qui, là-bas, par places se rosissait en teintes douces de légende, alentissaient les promeneurs, retenaient inconsciemment — comme avec les deux doigts d'une main tendrement persuasive — les jolies femmes, et mettaient ainsi qu'une reposante sourdine à toutes les activités, les énergies et les fatigues du jour, sur le trottoir, j'ai croisé mon ami le rédacteur.

Absorbé, les yeux pris par quelque obsession, le nez tantôt sur le pavé, et tantôt dans le ciel (le beau ciel bleu-pâle, pourtant), il avait cet air un peu douloureux des gens qui suivent une piste, et je ne pus m'empêcher de le comparer à quelque Diogène moderne — un Diogène en veston et sans lanterne — qui chercherait... ma foi...

« Diogène! gémit mon compagnon, ah! vous ne vous doutez pas comme vous êtes dans le vrai. Mais ce n'est pas un homme que je cherche : je cherche l'homme qui sache encore rire! Je cherche le Rire, je poursuis, je harcèle, je traque, comme un merle blanc, comme un Stradivarius hors de prix sur nos marchés, ce gros et sain joyau ancestral qui, bientôt, n'existera plus qu'à l'état légendaire!

» Ah! le bon rire de nos grands-pères aux bonnes gaités franches et souvent naïves!

1 AU PEUPLE VAUDOIS, 1803-1903. — Publié par le comité des fêtes du centenaire, — Lausanne, F. Payot et Cie, libraires-éditeurs. — Imprimé par Ch. Viret-Genton, Lausanne.

Mais vous, vous êtes aussi un de ces rêveurs, un de ces êtres de brouillard et de lune, et vous ne m'écoutez pas ! Vous voguez là-haut, hein ?

» Tenez, excusez-moi, mon cher, — j'aperçois là-bas un de mes collaborateurs, — ce grand, voyez-vous, à l'air mélancolique ; je vais lui dire son affaire, à celui-là ! »

Mon ami était déjà loin, je l'aperçus encore quelques secondes, gesticulant à côté d'un grand garçon barbu et résigné, dont les yeux souriaient, un peu tristes.

Le bon rire de nos pères ? Il avait bien un peu raison, mon ami ! Il était bien un peu, lui, le fantastique Diogène des choses passées !

Où s'est-il perdu ? En quelles voutes sans écho a-t-il sonné pour la dernière fois, comme un joyeux son d'olifant, le gros et large rire de nos aïeux aux solides mâchoires, aux puissants estomacs ?

Il doit y avoir bien longtemps de ça !

Que pouvaient-ils bien conter, nos grands-pères, nos aïeux, attardés le soir à l'entour des vastes cheminées où l'on flambait des chènes ?

Où bien, en leurs rabelaisiennes agapes, où les vins de rubis et de vieil or moussaient dans les grands hanaps cerclés d'argent !

C'est là, bien calés dans les chaises profondes et hautes comme des parois, c'est là, les jambes allongées sous la nappe et le pourpoint à l'aise, qu'il devait s'épancher en sonorités larges et puissantes, le vieux rire français, le vieux rire gaulois aux claironnées parfois frustes et naïves !

Nos ancêtres devaient aimer les tableaux larges et vivants, les fresques gigantesques, les exercices violents, les tables où l'on est trente en fer à cheval, les besognes que l'on taille sur de grands patrons et les chansons héroïques ! Étaient-ils plus heureux que nous, qui avons désappris de bien rire, qui rêvons dès l'enfance et aimons trop les histoires tristes et douces, et qui, à dix-huit ans, avons écrit nos premiers sonnets désespérés ou disséqué nos premières amertumes ?

C'est bien possible !

Ils devaient aimer, nos ancêtres, les palettes vigoureuses et saines, hautes en couleur ; les carlins clairs, les toits rouges sous les soleils rutilants, et l'éclat des moissons jaunes ou vertes...

Nous, nous aimons trop le mauve...

P. S.

Quand vous aurez soif.

Un voyageur de commerce de Genève visitait, l'autre jour, sa clientèle lausannoise. A ses côtés cheminait un portefaix qu'il avait engagé et qui poussait une charrette pleine de caisses d'échantillons.

— Quand vous aurez soif, lui fait le Genevois, ne vous gênez pas, dites-y.

Au bout d'une heure d'allées et de venues, de montées et de descentes, le commissionnaire s'écrit en s'approchant du café du Raisin : « Zi ! » Mais le commis-voyageur ne s'arrête pas et, prenant par la Madeleine, arrive à la place de la Riponne. Comme il allait dépasser le café Vaudois, l'homme à la charrette lui touche le bras et répète, avec vigueur cette fois, son : « Zi ! »

— Vous dites ? lui demande le Genevois.

— Je dis : zi, puisque monsieur m'a dit, en me remettant ses marmottes : « Quand vous voudrez boire un verre, dites zi. »

Vieilles choses.

Bien des gens connaissent l'amusante chanson de Gustave Nadaud dont le refrain est : « Et je n'ai pas vu Carcassonne ». Bien peu, sans doute — en dehors des intimes de Clio —

connaissent l'origine de ce nom d'une des plus pittoresques villes du midi de la France. La voici telle que je la retrouve dans un vieux bouquin, deux fois plus âgé que moi, et qui, pour cela, m'inspire une confiance sans limite.

« Carcassonne, avant de porter ce nom, fut prise par un chef Sarrasin, lequel — en vertu d'une antique coutume propre à ce peuple — se décora du titre pompeux de roi de la cité conquise. Ce roitelet avait nom Balahac. Or, dans une sortie qu'il exécuta contre une armée de Charlemagne qui assiégeait la ville, le roi fut pris et pendu haut et court.

» Il laissait une veuve, femme d'un grand mérite et de beaucoup de courage, dont le nom — devenu bizarre depuis — fut alors couvert de gloire. Elle s'appelait Carcassee.

» La veuve du malheureux Balahac entreprit de venger son mari et soutint le siège comme seule une femme est capable de le faire. Mais, pressée par la famine, et ne voulant que l'ennemi s'en doutât, elle eut l'idée de le tromper par un stratagème dont le résultat fut nul, du reste. Elle fit jeter par-dessus les murailles de la ville un porc auquel on avait fait manger deux boisseaux de blé. Ainsi qu'elle l'avait prévu, les assiégeants s'en saisirent, l'ouvrirent et en conclurent qu'on ne manquait pas de vivres dans une ville où les cochons recevaient pareille pitance.

» Cependant Carcassonne fut prise peu après.

» Carcassee reçut le baptême d'assez bonne grâce, mais non sans redevance. Elle se fit chrétienne et Charlemagne — en galant homme — lui laissa la seigneurie de la ville. »

Bien des femmes — même des belles — consentiraient à être carcasses à moins.

Le nom de cette reine ne s'est pas perdu. Sa mémoire est rappelée sur la porte même de la vieille cité méridionale, avec l'inscription *Carcas sum*, dont la corruption a sans doute donné le nom à la ville.

Après tout, cela est bien possible.

CH.-GAB. M...

L'édhie bénite.

L'incourâ dè B" étai on bin bravo et dign' homo que bènèssâ ti lè mà 'na breinta d'édhie po lè dzeins dè la perrotte, que cein est rudo coumoudo, kâ quand l'est qu'on a dè cll'édhie bénite à l'hôte, tot va bin ; lo diablo ein a poâire.

Adon, quand l'eincourâ a bënë cll'édhie, lo sacristain preind on bidon et la portè tsi lè dzeins. On dzo, l'ein baillâ pi trâo po coumeinci et ma fâi n'iaivâ pas moïan d'ein avâi po tot lo mondo. Quand n'ein eut perein què l'affèrè dè dou déci âo fond dè son siau, noutron gaillâ ne fâ ni ion, ni dou, l'eintrè âo cabaret et va tot bounameint veri lo robinet dè la pierre, su lo laviâo, po reimpliâ lo bidon.

— Mâ, mâ ! que fédè-vo, que lâl de cauquon que lo vouâtivè, cll'édhie n'a pas été bënëte pè l'incourâ ?

— Oh baque ! que repond lo sacristain, l'incourâ l'a fète forta qu'on diablo stu matin, on la pào bin rappondrè onna mi.

Mots d'enfants.

Toto a des réflexions dont l'imprévu amuse son entourage.

L'autre jour, en jouant, il se donne un coup dont la place noircit immédiatement.

— Ce que l'on doit souffrir, tout de même, pour devenir un nègre ! s'écrit-il. Ça fait si mal pour se faire un tout petit bout de la peau noir.

Charlot, qui va sur ses sept ans, n'aime pas qu'on l'ennuie.

Un ami de la maison, dont le crâne est d'ivoire coiffé, se plaît à lui donner des conseils à tout propos : « Charlot, fais ceci... Charlot, fais cela... »

Charlot, agacé, passe sa menotte dans ses cheveux bouclés en disant d'un ton superbe :

— Faites-en autant, vous, m'sieu ! C.-G. M.

L'Anglais, lo caïon et l'âno.

Dein cè teimps, n'iaivâ onco min dè cè tsemin dè fai que s'accrotsè ai fil dâo télégrafo et qu'on lâl de dâi « tram », coumeint y'ein a ion que va à Maôdon, ein passent pè lo Tsallet-à-Gobet.

On Anglais qu'étâi venu du tsi leu po vairè lo canton dè Vaud, volliavè allâ dè Maôdon à Thierreins pè la pousta. Qu'allâvè-te fèrè à Thierreins ?... On l'a jamé bin su. Quand passiront dècoutè cllia mâison que ya quie à la crâjâ coumeint on va à Neyruz, on pouai étâi que dévant, que sè vouinnâvè dein lo verin.

— Aoh ! dèmanda lo godem âo poustillon, comment vo disez à cette 'hanimal ?

— Un cochon anglais, mossieu.

L'Anglais, quand l'ouïe cein, vegne rodzo dè colère dè sè vairè accobliâ à n'on caïon, et sè pensâ que volliavè præo remotsi lou conducteu.

On pou plie lèvé, reincontriront onna cariolè qu'étâi trainâie pè onna soûma. L'Anglais fe âo poustillon ein lâl montreint l'âno :

— Comment vo appelez cette chose en français ?

— Un bourrisque, mossieu.

— Aoh yes ! very-well ! chez no, dans le Angleterre, on appelé ça one postillone.

Et tot conteint dè lâl avâi dinsè rivâ son clliau, la colère lâl passâ.

Un chansonnier. — Les chansonniers sont rares à notre époque ; les vrais, les convaincus, s'entend. Or, quand les chansonniers manquent, c'est que le monde ne va pas comme il faut. Mais en voici un qui s'annonce, et de chez nous, s'il vous plaît ; par la naissance, sinon par ses chansons. Ses chansons, elles ne sont pas plus d'ici que de là ; leur patrie est partout où on les chante. *Pierre Alin* est le nom sous lequel M. Pierre Schuler se lance dans le domaine, si vaste, si varié et si séduisant de la chanson. Nous aurons le plaisir de l'entendre vendredi prochain, 25 courant, à la Maison du Peuple. Outre plusieurs chansons françaises de sa composition, M. Schuler nous donnera quelques chansons allemandes. — Billets en vente chez MM. *Tarin et Fetsich frères*.

Les mariages à l'anglaise.

Les femmes anglaises, patiemment, ont conquis des droits dont nos femmes du continent sont loin de jouir encore et qui leur laissent toute liberté d'action. Des lois spéciales leur permettent de répudier l'autorité paternelle dès l'âge de seize ans si elles peuvent démontrer que cette autorité s'exerce à leur détriment. A vingt et un ans, maîtresses d'elles-mêmes, elles peuvent épouser qui leur convient sans consulter personne. Mariées, elles sont libres de faire du commerce à leur gré, d'administrer elles-mêmes leurs biens, de faire opérer, s'il y a lieu, des saisies sur le salaire de leur conjoint.

Ah ! ces mariages anglais ! dit le *Petit Parisien* ; aucun obstacle ne vient jamais les entraver. Pas de formalité. Aucun frais de papeterie. Une visite au registrar et deux témoins suffisent. Voilà l'union bâclée et deux êtres unis. C'est le pays où un fiancé, abondant pour la première fois son futur beau-père, peut lui tenir ce langage : « J'épouse votre fille dans une heure. Tout est prêt pour ce mariage auquel je vous prie de bien vouloir